

Pierre Jourde - L'œuvre du propriétaire

Présentation



L'œuvre du propriétaire est difficile à classer en termes de genre.

Il s'agit d'une sorte de recueil de fragments attribués à un écrivain imaginaire, morceaux de romans inachevés, poèmes, autobiographie, etc. Ces fragments paraissent dans l'ensemble ridicules, comme le sont les annotations totalement loufoques de l'universitaire responsable de cette édition, Pierre-Maurice-François Jourde-Roughol. Or, deux sortes de textes se trouvent rassemblés dans le livre : il réunit des poèmes et des récits qui ont été écrits très sérieusement, à des époques différentes, souvent assez anciennes, et qui étaient inédits lorsque L'œuvre du propriétaire a été publiée. La plupart sont restés, comme les poèmes en anglais, d'autres ont été publiés depuis. On trouvera ainsi dans ce recueil deux passages de *La Cantatrice avariée*. Fernand et Léon devait devenir un livre, qui n'a jamais été écrit entièrement. Il y a aussi des textes rédigés spécifiquement pour L'œuvre du propriétaire, comme les *Poèmes à la pression*, expédiés en trois minutes par poème, à la Bibliothèque nationale. Une partie de l'introduction provient de la présentation d'un jeu de société sur le monde agricole, conçu et réalisé par l'auteur, deux ou trois textes ont été rédigés dans l'atelier d'écriture qu'il dirige à l'université, pour accompagner le travail des étudiants. Le récit pornographique est une amplification d'un passage

d'Un tas d'amour. A noter une curiosité : « La grande guivre » est un texte retrouvé par hasard au fond des fichiers d'ordinateur, dont tout souvenir avait été perdu, et qui paraissait écrit par quelqu'un d'autre. L'auteur s'est longtemps demandé s'il n'avait pas recopié le texte de quelqu'un d'autre, ou écrit ces quelques lignes dans un état second, qui le lui a laissé aucun souvenir.

Il s'agit donc d'une entreprise de dérision double : on s'amuse des éditions universitaires et de leurs annotations, on se moque de soi-même, tout en essayant de faire en sorte que cette double dérision ne soit pas négative, mais suscite une fantaisie créatrice. L'annotation, en particulier, avec toutes les possibilités de décalage qu'elle offre, constitue une grande source de jeux humoristiques, abondamment utilisée aussi dans *Le Jourde et Naulleau*.

A l'extrait qui figure ici on a ajouté quelques passages finalement retirés du texte définitif. « Green Bay » est une sorte de corrigé d'un exercice à contrainte, qui consistait à rédiger un texte en mixant le vocabulaire de deux autres de genres très éloignés, en l'occurrence un reportage sur un match de football américain extrait d'un journal sportif, et un poème de Reverdy. Les autres sont les récits de rêves bel et bien rêvés.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Extraits

Poèmes anglais

I have a horse in the red plains of Gobi¹
Some days he raises his head in the bitter wind
Muscles shivering nostrils quivering
And who will ever know what he can see
I have a daughter in a village of Africa
When the sun sets she listens to the night
But nobody tells her why life is so tight
And which new star could rise from the Tanganyka²
I have a wall in the suburbs of Buenos Aires³
A bleak and cracked wall along which the crowd runs
Everyone forgot the entry of the gardens
And where you can find the lost address

I have a god in a temple near Madurai⁴
In his serene head nothing more than oblivion
wafted by the sweet smells of religion
And who can remember why the mothers cry

I have a rose in a drawing room at Dover
Still burning a little in the bosom of darkness
After years the old maid in her chair cannot guess⁵
which day I will come and water the flower
That's all I have got, and nothing more.
No one is there lying in the garden
When through the window you're looking at it
No one in the blue grass⁶ under the moon
But once more you wake up amongst your dreams
For someone has to be there when you're here
An you feel that each other you well know
Once you met in a wet warm India
From where these trunks and leaves are still growing
Relentlessly from dark night to black night⁷

- 1 Rime faible en anglais. Prononcer Gobee, comme dans le français « spaghetti ».
- 2 Le Propriétaire a-t-il réellement eu de la famille au Tanganyka, actuelle Tanzanie? C'est ce que nos recherches à l'Etat-civil de Dar-es-Salam et de Zanzibar ne nous ont pas permis d'établir. Peut-être faut-il entendre « Tanganyka » dans un sens métaphorique, pour « Seine-saint-Denis » ou « Meurthe-et-Moselle ».
- 3 Cette description correspond relativement bien à ce que l'on aperçoit, sur d'anciennes cartes postales, du mur nord de l'ancienne villa Ramon Zarate à Buenos Aires, boulevard Gabriel-Péri, à l'emplacement de l'actuel boulo-drome municipal.
- 4 Ville du Tamilnadu (Inde), patrie de Sri Ramanasingh Shakriyar Karmool, fondateur de la secte des adorateurs du pâté de foie.
- 5 The old maid : Miss Yvonne Peabody, tante par alliance de Mildred Crashplum, auteur de *How I cooked my yokrshire* (Londres, Dover, 1957).
- 6 Le bluegrass est une musique de cow boy qui se joue en effet sous la lune, avec des banjos, des guitares, des castagnettes et des beignets au sirop de mofette.
- 7 Black night : célèbre rengaine interprétée par le groupe de zazous anglo-saxons Deep Purple, qui semblent en avoir emprunté

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Their roots digging in the deep and blind earth
Firmly grasping the sky in sheer silence
You begin to wonder who's the hunter
In these forests of the uncertain night
But where was it you've seen him before
The stanger whose kiss you fear and wait for
Wider was the space warm the rain and solid
The earth under the light of life but now
So dusty are the roads and so tired
The stars over their faces you shut blinds
In the hearth the red tongues of the fire
Say that anywhere out of your presence
There must be eyes to see the smallest thing
Harvests in these eyes, blossoms and colours
The whole living world in them born once more
Now you close the heavy gates of sleep
...Here he stands his smile is for you⁸Poème à la pression⁹

le titre à ce texte. Jon Lord, l'organiste du groupe, a avoué dans son autobiographie qu'il avait sans doute volé le sac à main de Mildred Crashplum en 1965, sac à main contenant 3 livres, 11 shillings, et un manuscrit sur feuillet déchiré (My life and my cocktails, Londres, Hips, 1981).

8 D'après Paulette Petitbras, ce poème « véhicule de manière voilée, mais audible à un oeil averti, un message politique, tout en entonnant un hymne d'espoir qui retentit encore aux oreilles des générations présentes afin que leur croissante surdité ne les amène pas à baisser les bras ». La célèbre exégète a définitivement démontré, dans son grand ouvrage : Littérature et politique dans la poésie zoophile du troisième quart du XXe siècle (Maubeuge, Baye, 1996) que l'oeuvre de Mildred Crashplum réalise la synthèse idéale des causes modernes : « Il est en effet clair que « No one is there », qui dénonce la mondialisation de l'économie, le capitalisme rampant, l'exploitation du tiers-monde, le rôle de la CIA lors de la crise indochinoise, la vivisection, l'individualisme petit-bourgeois, contient de vibrants appels en faveur des minorités, du métissage, des végétariens et de la recherche pédagogique ».

9 Les Poèmes à la pression relèvent un défi démiurgique qui a conduit le Propriétaire au-delà de toutes les limites de la création. D'après le témoignage de Joseph Tron, il s'agissait en effet de rédiger un poème par minute, tout en ingurgitant un demi par poème. La performance, qui débuta le jeudi 23 octobre 1959 à quinze heures dix-huit, au bar des amis, à Brie-Comte-Robert, en présence de Raymond Pluteaux, retraité, et Albert Bouin, boucher-volailler, dura treize minutes trente-deux secondes. Le poète avait présumé de ses forces. Il mettra des années à se remettre de cet échec. La contention mentale extraordinaire exigée par ce travail de création l'avait en outre épuisé. A la pesée, il accusait trois cent grammes de moins, vingt minutes après la performance.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Quand saigne la mémoire¹⁰
Va, heurte tes os encore,
déploie, inextinguible,
Ces phalanges¹¹ oniriques où la nuit
Respire
Tiens-toi dans l'ouvert
Parmi fugues et rapaces qui déjà
Arrachent à la source
Le palimpseste des pierres¹²
Il y eut, en ces lambris d'étoiles,
Tant de combats, de feux,
Et la montagne vacille sous l'épistyle¹³.
Ce sont, parmi tes aîtres,
Rumeurs d'onyx, déchirements
De calcédoines
Et la musique des
Impostes¹⁴.

Que de ces arbres il n'y ait plus
Que le ressac
Et de ces chemins
La cicatrice éblouie
A qui déchiffre encore la trace
D'une parole ultime¹⁵
Dans le jour gravis

10 Ce vers est sémantiquement curieux. Dans la mesure où la mémoire ne peut saigner, il faut supposer qu'il y a trope (métaphore, selon toute probabilité). Faut-il comprendre que le poète a eu du chagrin, jadis ?

11 Le Ben Larbi I donne : ces pédalos oniriques. Nous avons préféré la leçon phalanges, plus cohérente avec os. Il n'est en effet pas fréquent de trouver des pédalos en os.

12 « La froide violence du lyrisme, ici, fait du poème un cérémonial où la langue du corps défait le corps de la langue ; comment, dans cet arrachement, ne pas voir le geste libérateur et désespéré d'un déracinement de l'origine et du sens même, une rupture avec la langue du Père » (Nicolas Poufette, Poèmes et problèmes : figures ontologiques de la perte dans les « Poèmes à la pression », Ploudalmézeau, Hohic, 1992.)

13 Et non pas sous les pistils, comme ont cru lire certains commentateurs (notamment Anselme Filoselle) se fondant sur le fait qu'en saison, il y a beaucoup de fleurs dans la montagne, oscillant au vent, d'où l'idée de vacillement, par hypallage. L'épistyle désigne bien entendu ici l'édifice de la nuit (métaphore filée).

14 En dépit de sa légère obscurité, le texte frappe par sa beauté tourmentée et la fulgurance de ses images.

15 En chantant la trace et la parole, ailleurs la mémoire, l'auteur fait preuve d'une profonde originalité. Ces textes sont autant d'aérolithes inconnus tombés au cœur de la poésie moderne.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Imperceptiblement le pli¹⁶
Que laissent les étreintes
Se creuse dans les nuits et voici
Que la bouche d'hiver a proféré
Des paroles de sang
Tes mains n'atteignent plus
Ce qui se glisse entre nos mots
Nos têtes vers le ciel
renversées
Aspirent la blessure¹⁷

Sous le linteau où furent les paroles
Prononcées, la pierre écoute
Ce qui se perd dans les saisons
Des mains reviennent
Dans le soir
Et les regards, au gré des silences,
Croisent les derniers vols¹⁸

Ce furent des orientés
A se perdre entre les mots
Aucun accent ne retentira
Les gestes retenus
Résonnent dans la rumeur des siècles
Ton corps, que modèlent les feux,
Est le couteau où se blesser¹⁹.

Et nos corps dans l'amour
Comme ceux des noyés²⁰
Vibrent au fil du temps
Tes bras enfonce la nuit
Les mots ne seront pas prononcés
Entre les murs où se recueille
Très peu de lenteur²¹

16 Noter l'allitération en -p, qui imprime à l'émission sonore du vers comme un série de plis, justement. D'autant qu'elle se double d'une assonance en -i, qui imite à merveille le crissement de l'étoffe (ou les cris de la volupté).

17 Drame de l'incommunicabilité entre les êtres ; tragédie de l'aspiration à l'absolu.

18 Quoique métaphysique, et toute entière attachée à une interrogation inquiète de l'être, cette poésie demeure profondément enracinée dans la matérialité du monde, son épaisseur élémentaire : la pierre, la chair, le sang, le feu.

19 Noter le hiatus central : eau ou. Peut-on envisager plus juste expression de la douleur ? On ne peut pas.

20 Puissance de l'image.

21 « Dans ces théâtres brisés, dans ces décors fragmentaires se joue le mystère de la parole. Que nous dit-on ? Rien. On nous dit rien. Loin de n'être que la pure absence de tout sens, ce rien met au jour le vide qui préside au drame de l'énonciation. Il fallait que rien ne fût dit pour qu'en marge le rien fût. Et ça, on dira ce qu'on voudra, c'est quand même quelque chose. » (Xavier Hyperson, *Le Cubicule des Fanges*, 1999, p. 28).

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

A déchiffrer la grammaire des pierres
A déjouer des labyrinthes
Je suis le fil infiniment ténu
De ce qui nous fuit toujours
Entre les failles des minutes
Là-bas, contre le ciel déjà vert
Un bruit d'envol
Et des fuites minimales
La quiétude des fumées
Signent la fin²²

Ce qui se dérobe
Ne peuple pas le désert²³
Nulle eau ne le recueille
La pierre même n'indique rien
Il faut longtemps se détourner
La poésie habite une maison
De vent²⁴

Aux factionnaires laisse l'accordéon
Qui déçut quelque satrape
Et le diesel des brouilles
Car il est temps pour le slalom
Quand des veaux froids écoutent blatérer
L'oryctérope²⁵
En slip²⁶

- 22 La densité sonore de ce texte se manifeste en particulier dans les allitérations en -f et en -v, où l'on entend le vent, la fuite, la dissipation de toute substance, telle une écume ontologique entre les mains burinées du poète, chantre mélancolique de la dérélition.
- 23 Cela va de soi. On voit bien ici comment la poésie peut aussi être une sagesse.
- 24 Noter la chute en forme d'apophtegme, qui se propose à la méditation.
- 25 L'oryctérope est selon certains une espèce d'ongulé (à ne pas confondre avec le gavial et encore moins avec la serfouette), selon d'autres un tubulidenté fouisseur. Toujours est-il que cet individu est bien connu pour son tempérament primesautier, volontiers mutin. Jour et nuit, c'est de bon cœur qu'il blatère (ou craquète, pour la femelle). Il est néanmoins très difficile à observer, notamment en fin d'après-midi à Denfert-Rochereau.
- 26 Malgré d'évidentes ressemblances stylistiques, ce poème n'est sans doute pas, contrairement aux précédents, de la main du propriétaire. Il s'agirait d'une très habile imitation. Tous les manuscrits des œuvres du propriétaire, du Ben Larbi I au Ben Larbi XXXVIII, donnaient seulement neuf Poèmes à la pression. En 1985, Mohammed Ben Larbi découvrit un nouveau manuscrit (le Ben Larbi XXXIX) sur lequel figurait un dixième poème, dans le style et le ton des neuf autres. L'écriture ne semblait en rien différente. Anselme Filoselle authentifia le texte. On décida donc de l'intégrer dans l'édition en cours des Oeuvres complètes du Propriétaire. En janvier 1986, toutefois, coup de théâtre : un universitaire alsacien, Jean-Ernest Hopala, révéla que le dixième poème était un faux, et certifia l'avoir écrit de sa main, devant témoin. On soumit le Ben Larbi XXXIX à des tests en laboratoire qui indiquèrent une datation beaucoup plus récente que celle que l'on avait d'abord supposée. Il ne pouvait pas avoir été écrit du vivant du Propriétaire. Quand au dixième poème, Hopala en avait déposé une version de sa main chez un huissier bien avant la découverte du Ben Larbi XXXIX. Voici ce qui s'était passé. Jean-Ernest Hopala vouait à Anselme Filoselle une haine inexpiable depuis que ce dernier avait fait échouer l'élection prévue d'un jeune protégé d'Hopala, fils d'un important coiffeur de Colmar, au poste de maître de conférences à l'université de Mulhouse. Ce jeune homme avait soutenu une thèse sur La Vie sexuelle de Hansel et Gretel, et l'université de Mulhouse avait ouvert au recrutement un poste de spécialiste d'Hansel et Gretel. Dans un article publié dans Les Annales de Gérontologie, où il tenait la rubrique littéraire, Filoselle démontra les grossières

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Extraits retirés du texte définitif

Les cauchemars d'un propriétaire Les Autobiographie onirique²⁷

Récit exact et scientifique de certaines de mes aventures nocturnes, consigné sur mon petit cahier jaune

Je rêve beaucoup. J'ai la production abondante et variée. Je m'en vanterais volontiers, s'il était d'usage en société de se raconter ses aventures de la nuit. J'ai eu des jours, pourtant, entièrement éblouis par la mémoire de ces images. Des réveils physiquement exténué par la fatigue de mes équipées oniriques.

Parfois un mot seul me reste, qui achève une longue série de discours. Je me réveille avec lui, comme avec dans la paume la clé d'une porte inconnue. En quoi peuvent consister au juste des cent vingt recettes pour cercueil ²⁸?

J'en sais un peu plus sur le bizarre animal nommé aristhène, ou roc des mals. C'est une sorte de gros ver articulé, entre le trilobite et la limule. Sa queue annelée sort d'un thorax cuirassé, pourvu de pattes. On ne voit pas ses yeux.



Certains fragments me viennent de très loin. Ils me paraissent cependant plus proche, plus frais que la plupart de mes souvenirs. Celui-ci, par exemple :

Avec une grande épée, je tranche d'un coup la tête d'un ennemi. Elle roule au loin et le crâne se fend. Il en coule une grande quantité d'un liquide jaune, épais et mousseux. Je me courbe vers le sol et je bois ce liquide.

Plus tard, la tête coupée se trouve rangée sur une haute étagère. Je lui fais face, assis sur un lit rouge. Elle n'a pas l'air animée des meilleures intentions.

Alors, la peau de la tête se déchire, laissant paraître les os du crâne déshabillé jusqu'aux orbites.

erreurs de datation de manuscrits qui entachaient cette thèse. Afin de se venger, Hopala monta une habile machination, dans le but d'humilier publiquement Filoselle en lui tendant le piège du faux poème. Le malheureux savant, désespéré de son erreur, se donna la mort le 2 avril 1987 par ingestion de neuf kilos de boudin aux pommes avarié, sans avoir eu le temps d'achever l'œuvre de sa vie. Nous donnons ici le texte controversé, qui, désormais, fait partie de l'histoire et de la légende de cette œuvre.

27 Le Propriétaire notait soigneusement ses rêves. Autobiographie onirique devait constituer le noyau d'une véritable autobiographie par les rêves, si l'on en croit les notes de travail retrouvées en 1988 sur un ticket de métro oublié en forêt de Rambouillet, couvert d'une petite écriture illisible que les graphologues ont attribuée soit à Joseph Tron, soit à Michèle Torr. Le déchiffrement encore inachevé de ces notes microscopiques oppose deux écoles : ceux qui, derrière l'équipe du GARGL 215-B, y lisent des éléments visant à exploiter littérairement le matériau onirique, et ceux qui, derrière le Professeur Lucette-Poirier, y distinguent nettement la recette du canard au vermouth.

28 On notera que ce passage comporte de nombreux articles définis.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Que penser d'un tel phénomène ?

Mais voici qu'à son tour la peau de ma tête se déchire, comme en un miroir. La poussée des os de mon crâne en est la cause : ils s'allongent et se déforment.

Une tête nouvelle apparaît sur mon torse, composée pour une part de traits, de structures subsistant de mon ancien visage, pour une autre d'éléments empruntés au crâne sur son étagère.

De temps en temps, il m'arrive de repenser à cette vision de la fin du monde que j'eus il y a quelques années:

Après le cataclysme. Ils se sont entassés sur la plage. On aperçoit du sable entre les corps. La plupart étendus face à la mer, comme il est normal²⁹. Mais ce qu'on voit de la mer se résume à une seule vague énorme et fixe, d'un noir de métal, qui monte jusqu'au ciel uniformément gris. Ils regardent cette barre sans fin. On dirait qu'ils attendent qu'elle se défasse. Mais rien ne se passe.

Les occupants de la plage portent des lambeaux d'uniformes, des lunettes de soleil. Souvent les pantalons se réduisent à de simples caleçons, et les espadrilles remplacent les rangers. Ils bougent peu. On les croirait en vacances. On en voit qui circulent avec des cabas, à petits pas somnolents. Des fonctionnaires chargés de dossiers, bardés d'attaché cases, escortés de sous-officiers, circulent dans cette foule, font signer des documents, contrôlent des papiers.

Le territoire de la plage est entouré d'une ligne assez confuse constituée de barbelés, de bidons, de chevaux de frise et de bâtiments en tôle. A une extrémité, c'est à dire très loin de l'endroit où je me tiens, car la plage se prolonge sur des kilomètres, par-delà le grouillement ininterrompu des corps en uniformes déchirés, on aperçoit le centre administratif: une articulation compliquée de cubes de béton peints en blanc, de passerelles et de baies vitrées au verre fumé très opaque. Le tout quasiment neuf. Il se dessine avec précision, au bord de la vague noire, dans l'axe du bidon derrière lequel je suis accroupi.

On y va peu. J'avais dû me présenter pour un banal examen de santé. Simple routine: je n'avais encore aucune cloque sur le visage. Et puis ils m'ont oublié dans ma cabine. Ces choses arrivent. La moindre formalité vous fait passer entre les mains de trois ou quatre fonctionnaires qui vous font remplir des formulaires qu'il faut aller faire tamponner par d'autres fonctionnaires. Parfois, ils ne savent plus eux-mêmes où ils en sont. Ils égarent un patient entre deux bureaux. Au bout d'un long moment, j'ai risqué un coup d'oeil par la fente du rideau.

J'ai vu une petite salle rectangulaire. Sur le mur du fond, un escalier de fer permettait d'accéder à une passerelle métallique. Deux portes blindées circulaires donnaient sur la passerelle. Au début, il n'y avait dans la pièce qu'une femme, assise de dos. Elle travaillait à un petit bureau de campagne comme en ont les fonctionnaires de l'administration. Elle portait des galons d'officier supérieur. Lorsqu'elle s'est retournée en se levant, j'ai vu son visage dévasté. La bouche s'était fendue sur les côtés et les lèvres avaient disparu, lui laissant un grand rire d'une oreille à l'autre. On pouvait compter ses dents. Des crevasses violettes creusaient ses joues. Néanmoins sa permanente paraissait toute fraîche. Me voyait-elle? Non, certainement, mais le doute me glaçait.

Les infirmiers sont entrés, encadrant une jeune femme au visage lisse et pur, qui tentait en vain de se débattre. Ils l'ont montée sur la passerelle et l'ont attachée sur un lit roulant. Ils ont enfourné le tout par la porte circulaire, dans un tunnel cylindrique. La femme au visage dévasté s'est allongée d'elle-même sur un autre lit qu'ils ont glissé dans l'autre tunnel. Ils ont verrouillé les portes et plus rien ne s'est passé pendant un long

29 C'est tout : réminiscence, sans doute, du fameux roman d'Henry Bordeaux, *La Robe de laine* (1910) : « C'est tout » (Monaco, Editions du Rocher, 1990, p. 231 .

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

moment. La machine ronronnait, et il me semblait que la chaleur avait augmenté.

Une sonnerie a retenti et les infirmiers sont revenus. Ils n'ont ouvert qu'une porte, et tiré le lit roulant. La jeune femme au beau visage s'est levée. J'ai cru que c'était la jeune femme. Et puis j'ai réalisé qu'elle était entrée dans l'autre tunnel. C'était son visage en effet, mais au-dessus de son visage j'ai reconnu l'impeccable permanente de la femme officier. Et les galons des épaulettes. C'est là qu'ils m'ont vu, derrière mon rideau.

On ne se tire pas comme ça du centre administratif. Toutefois il faut reconnaître qu'en un sens, la complication facilite la chose. Les fonctionnaires s'égarerent eux-mêmes dans le dédale. Bref, j'ai réussi à les semer. Personne n'a encore osé venir me chercher de ce côté, dans les bidons. Ça viendra sûrement.

Je me souviens encore du regard de la femme officier, avec son nouveau visage, lorsqu'elle m'a vu. Son sourire était le même (en plus petit, avec une bouche rose et charnue) que sur le visage crevassé, l'ancien. Un sourire de satisfaction. Parfois la grande lame noire semble palpiter. Un souvenir de grondement l'habite. Comme si la tempête n'était pas tout à fait glacée en elle. Alors les spectateurs sur leur rivage, les fonctionnaires, les sous-officiers à cravache qui fendent la foule morne, tout le monde se fige et regarde. Le vent secoue un ou deux déchets de plastique dans le silence.



Il y a une continuité des rêves, qui se développent, s'interpénètrent, et parfois se combattent. Je sais que mes rêves se souviennent d'autres rêves, cherchent à se remémorer la couleur de ceux qui les ont précédés, ou vivent dans la crainte de les retrouver.

Ainsi, depuis de nombreuses années, je fais ce cauchemar : je m'éveille dans le lieu même où je me suis endormi réellement. Toute lumière a disparu, et rien ne parvient à la rétablir. Je ressens physiquement, non l'obscurité, qui pourrait comporter quelque douceur, mais l'absence de la lumière. Une présence étrangère l'habite, qu'il est impossible de localiser : est-ce dans l'entrée ? Dans l'escalier ? La terreur glaciale qu'elle suscite se confond avec cette lumière perdue. La force de cette terreur se renforce de ceci que, rêvant que je me suis éveillé, que je me trouve dans ma chambre nantie de son décor exact, la puissance de conviction du rêve atteint à son maximum d'intensité, je ne dispose plus de cette issue, de cette arrière-pensée qui résonne parfois sourdement jusque dans les pires cauchemars : « ce n'est qu'un rêve ». Le rêve de l'éveil me coince.



Dans mon petit cinéma nocturne, on projette des feuilletons. L'un développe ses épisodes depuis des lustres, trente ou quarante ans peut-être. C'est un feuilleton paysan. Il a pour cadre le village ancestral où je conserve une maison de famille.

Je l'identifie à son nom, car son aspect ne ressemble en rien à celui qu'il affecte dans la réalité. Cet aspect se modifie en outre de nuit en nuit, et chaque espace dessiné par le rêve est susceptible de donner sur un autre. Certaines des randonnées nocturnes qui me conduisent aux limites d'un de ces territoires débouchent sur les horizons d'un pays antérieur. Parfois aussi, Lorsque j'arpente un de ces pays, j'éprouve confusément la nostalgie des autres, et cherche à m'en souvenir, sans succès. Il y a toutefois quelques configurations de base, dont chacune me paraît représenter un des caractères essentiels de la géographie du village.

L'une est austère et aride. Paysages de causse ondulé, pierreux, coupé de combes chargées d'une végétation serrée. Blocs erratiques entre lesquels serpentent des routes sinueuses où l'on se perd à chaque carrefour. Quelques haies d'épineux. Plus haut, des terres ouvertes, partagées entre herbages et sombres forêts. Ce premier rêve incarne une espèce d'âpreté liée à la terre. Il s'associe souvent à des questions de délimitations et de barrières, des problèmes de terres vendues ou achetées. Rêve dur, marqué par la difficulté de border et

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

de posséder, et, en raison de cela peut-être, envahi par des images de fragmentation et de division.

Selon l'une des figures qu'il adopte plus souvent, le village, qui se résume à un groupe serré de maisons de pierre noire, étroites et hautes, occupe le sommet d'une butte escarpée. Cette description pourrait convenir au village réel, pourtant elle n'a rien à voir avec la topographie réelle. Il y a aussi (s'il est possible) plus de boue, des rues de terre battue. Parfois, il se serre le long d'une route qui serpente entre une montagne et un ravin abrupt.

Comme dans la réalité, il occupe le centre de randonnées oniriques. Je le rejoins par de raides montées à travers des broussailles ou des labyrinthes de jardinets. Plusieurs fois aussi, je me souviens d'avoir emprunté un long chemin courant au flanc d'une arête de montagne couverte d'une forêt toujours très verte. On n'aperçoit le village qu'en sortant de la futaie, sur un terre-plein élevé un peu en contrebas des premières maisons, où quatre sentiers viennent se rencontrer. Toujours j'en reviens à ce carrefour suspendu.

C'est de là que part l'itinéraire le plus secret. Il descend raide au coeur d'une forêt sauvage, presque verticale, encombrée de ronces et de broussailles. Tout au fond coule un torrent qui s'élargit jusqu'à prendre la forme d'une calme rivière d'un vert intense. Je n'ai réussi qu'une fois à la suivre jusqu'à la sortie de la forêt, et je crois que c'était la première nuit. Dans les autres versions, je me suis égaré avant de la retrouver.

J'ai rarement éprouvé de plus grande joie que celle que m'a donnée ce rêve. Je trouve une barque dans les gorges, et je me laisse porter par cette eau tranquille, dont la teinte profonde exprime la substance unie, dense et rafraîchissante. Son mouvement régulier la porte d'un bout à l'autre de son lit en une coulée unique, comme si elle ondulait immobile entre les arbres. Je passe sous des arches de pierre qui se mêlent aux branches. Leur architecture archaïque décèle leur antiquité. La joie m'attend au bout de la rivière, lorsqu'elle atteint le bourg. Ses maisons antiques et fleuries dominant le cours d'eau qui se divise en le traversant. Les solides moellons dont elles sont bâties matérialisent, incarnent au plus profond de leur noyau la paix enfin rejointe.

Comment rendre compte de la nature de cette joie ? Je réalise, en ce moment même, que je l'avais presque entièrement oubliée. D'où provenait-elle ? De ce mélange de hasard et de découverte, d'errance et d'ordre architectural. J'avais reçu la révélation d'un secret, et cependant il n'en était pas épuisé. L'antique ville au plus profond de la forêt incarnait cela, cette intimité vivante et pénétrable, cette vieille sèculaire conservée intacte dans son enfouissement.

Il m'est arrivé plusieurs fois de tenter sans succès de retrouver ce chemin. Lorsque j'y parviens, j'éprouve une atroce déception. Une route remonte depuis la cité tout au long des gorges. On a abattu les arbres. De grosses canalisations captent l'eau verte pour l'envoyer dans des usines. Parfois aussi, lorsque je remonte, des lotissements défigurent le village. Ou bien on a construit d'énormes maisons neuves qui masquent à la mienne le paysage. Ou encore, du haut d'une crête, je vois des engins circuler parmi les plaies grises laissées par les arbres arrachés, la terre à découvert en larges plaques informes, le secret qui fut caché par les siècles au plus profond des bois mis à nu comme un lépreux.

Tous les autres rêves liés à cette configuration de l'espace se ressentent de cette chute. La tristesse d'une perte en domine l'atmosphère.

Un autre rêve assez fréquent adopte une topographie inversée. Le village y occupe la partie la plus basse d'un plateau, au bord d'une rivière. Autour s'étend une steppe d'herbes infinie, faite de croupes onduleuses. Je m'y élance. Sur la partie la plus haute du plateau s'élève une montagne double: deux éminences ovoïdes, aux courbes douces, entièrement couvertes du même gazon ras qui tapisse la steppe environnante, séparées par l'échancrure d'un petit col. Ces pitons jumeaux correspondent au point où l'exaltation née de ma course dans l'espace libre atteint son apogée. De là on aperçoit d'autres ondulations, d'autres courbes vertes et lisses, à l'infini, sous le ciel bleu. Rêve de course et d'ouverture, aérien, dans lequel j'ai l'impression d'à peine toucher le sol. Lui aussi engendre ses désillusions au cours des songes qui le suivent. Contrairement au précédent,

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

sa forme pure ne m'a pas été donnée qu'une fois, elle a tendance à se perdre, je la retrouve avec quelques difficultés. Je chemine avec effort, depuis le village, ou à partir du bourg qui occupe l'autre extrémité du plateau, sans parvenir à rejoindre les collines jumelles et les steppes libres. Parfois je la pressens, j'imagine sa possibilité, et c'est tout[□].

Les rêves, eux aussi, vieillissent-t-ils ?

De tous ces rêves, ce dernier a la consistance la plus aérienne, et la forme la plus ductile. Ses frontières ouvertes lui permettent d'en accueillir d'autres qui lui ressemblent, ceux par exemple où, parti d'une ville d'eau dont les hauts murs débordent d'une luxuriance de fleurs et de branches, je monte progressivement vers le village à travers des plateaux semblables, balayés des vents, où de la neige se conserve dans les dolines et où l'on ne peut s'abriter que dans des burons isolés. Là j'ai effectué plusieurs randonnées.



Quelque part, dans celui-ci ou dans le précédent, se trouve une porte qui donne dans d'autres salles oniriques bâties selon le même principe, et sur lesquelles je retombe avec une égale fréquence. Ce sont les salles tibétaines, qui reproduisent mes parcours là-bas, et là encore, je m'y égare, je reprends d'anciens chemins, acharné à reconstituer la découverte d'une beauté originelle qui m'échappe toujours. Parfois, l'errance me fait retomber sur le territoire du village français. Je soupçonne qu'il ne se passe guère de mois dans ma vie sans que la nuit me reconduise sur ces chemins, me fasse frayer de nouvelles voies, reprendre les anciennes.

La mémoire de ces rêves demeure si forte, bien plus que beaucoup d'événements de ma vie diurne, leur fréquence est telle depuis si longtemps, que je finis par ne plus savoir si j'ai rêvé le même deux fois ou vingt fois, hier ou il y a dix ans. Ils se superposent, se succèdent, se modifient dans un temps qui paraît ne pas ressembler au nôtre. Est-ce l'illusion suscitée par leur résonance ? Ils semblent se reproduire et se propager comme des ondes concentriques. Ils disposent de leur espace, de leur orographie. Ils se souviennent les uns des autres, se ménagent des communications, échangent leurs personnages et leurs décors, construisant patiemment un cosmos qui tire son énergie de mon âge.

Le Tibet de mes rêves, si voisin de l'Auvergne, me rappelle curieusement à l'idée de Nerval, qui identifiait l'Himalaya et le Cantal. Sa structure change peu de rêve en rêve. Il emprunte surtout, au Tibet réellement vu, ses couleurs, fluorescentes et métalliques, son absence à peu près absolue de végétation, ses grands alignements figés de sédiments, ses plissements qui s'étendent régulièrement à l'infini, comme les rangées de vagues trop bien peintes et trop dentelées d'un immense océan de théâtre. Monde de métal et de pierre, dépourvu d'épaisseur, constitué d'éclats.

Souvent, il faut pour y accéder partir d'une vaste cité plate, étendant dans une plaine anonyme ses baraquements sans étage. A la seule évocation de la ville, en ce moment même où j'écris, le même phénomène se produit que pour les autres rêves évoqués : des images oubliées depuis longtemps reviennent prendre naturellement leur place, des scènes dont la mémoire ne me serait jamais revenue si le fil de l'écriture ne tirait pas à lui, encore une fois, cet écheveau inattendu, qui se complique et s'allonge toujours plus alors que je crois en finir. Je vois des rues blanches et des carrefours, des bicoques de tôles et de chiffons, des marchés déserts, des échoppes, chemins parcourus et reparcourus, toujours à la recherche du bon autobus, de l'heure exacte de correspondance, du train ou de l'avion fantôme qui me permettraient enfin de sortir du labyrinthe, de traverser les grandes plaines soufrées qui s'étendent entre la ville et les premiers contreforts presque verticaux des montagnes qu'on aperçoit là-bas.

Tous les rêves ne me permettent pas d'y accéder. Certains moyens de transport oniriques me laissent en rade dans telle cité monastique, dont les bâtiments en briques de bouse de yak teints en blanc s'étagent dans la pente raide. D'autres me déposent à la lisière de forêts sans fin, étagées jusqu'à d'inimaginables altitudes.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Je m'y hisse, passant d'un chemin forestier à un autre sinuant plus haut encore, plus heureux à mesure que je suis parvenu plus haut et plus loin de la ville. Et la configuration exacte de cette montagne se reproduit de rêve en rêve. Je la connais, je sais comment on s'y rend, quelles routes on emprunte, quelles randonnées on peut y effectuer, dans quels villages environnants, tous constitués de la même matière impalpable des songes, il est agréable de séjourner. Je pourrais en écrire le guide touristique.

Les images de tous mes rêves se bousculent à présent, je suis obligé de les écarter devant moi pour pouvoir refaire le trajet du Tibet, mais tous paraissent exiger de moi que je ne les laisse pas retomber dans l'oubli, celui par exemple de cette forêt encore, dont les chemins descendent vers une rivière presque impossible à atteindre, et dont je sais qu'un danger obscur l'habite.

Lorsqu'enfin j'ai atteint les solitudes de la montagne, il s'agit de franchir les alignements de dents rouges, les rangées de pics pourpres qui me séparent de la plus haute vallée. On marche dans des vallées sèches, étroites comme des couloirs, pierreuses. Des bifurcations et des chicanes donnent accès à d'autres vallées, on va, on vient, on se perd. Un dernier col permet d'apercevoir l'ultime vallée. Quel calme, quel paisible contentement au retour.

Tous ces rêves sont consacrés à la marche, et il s'agit à chaque fois de trouver ou de retrouver quelque chose, avec l'appréhension que cette chose n'ait pu se conserver intacte. De nuit en nuit, je me livre à cette recherche inquiète.



Je devais surveiller une classe durant un examen qui se déroulait dans un amphithéâtre. Lorsque je suis entré, les élèves ont fait preuve d'une évidente mauvaise volonté. Cette résistance obtuse, imperméable à toute rétorsion, aux cris et aux coups, d'un conglomerat humain, voilà l'une de mes hantises favorites. Combien d'équipages de flibustiers n'ai-je pas exterminé à grands coups de hache, jusqu'à faire de leur navire un charnier, une barge de sang d'où émergeaient des grappes de membres déchirés ? Quant aux étudiants, j'avais beau les gifler, toujours plus fort, ils continuaient à parler, à se lever, à défier mes mains. Il y en avait partout dans l'amphithéâtre, qui se cabraient, se révoltaient, revendiquaient. Comment contrôler les mouvements imprévisibles, les sursauts spontanés de la bête multiple?

La seule réponse adéquate, je la connaissais : une plus grande bestialité, apte à subjuguier la leur. Et voici que ma violence accumulée, dont la force était allée s'égarer dans leur masse passive refermée mollement sur les coups, se répercuta sur moi qui brutalement devins monstre.

Ce monstre surgit sous forme taurine. Taureau multicolore, déchaîné, mais taureau instable, la violence parfois s'apaisant pour remplacer le taureau par quelque autre bête. Je laisse à imaginer ce qu'il put advenir des vauriens.

Mais quelques-uns survécurent, qui alertèrent les autorités, et j'eus toute la ville sur le dos, milliers de mouches acharnées à me refuser toute paix.

Les victimes furent innombrables. J'en encornai beaucoup, dont une vieille femme qui passait par là. D'autres périrent par électrocution, car une colonne de haute tension formait mon échine. Je variais et multipliais les formes de leur trépas, faisant feu des quatre fers. J'avais plaisir à établir le compte des victimes, suivant la manière dont ils avaient trouvé la mort. Je me livrais à diverses estimations du chiffre le plus crédible pour chaque type d'exécution.

Mais le total avait beau croître, il en restait toujours, il en sortait de partout. Je sentais avec répugnance la terreur que je leur inspirais, mélangée à leur haine, et j'éprouvais moi-même la terreur de cette terreur. Ma violence m'effrayait, son excès appelait sur moi l'inhumanité que je déchaînais. Il me semblait que leur

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

souffrance et leur mort participaient de leur malice.

Je m'engouffrai dans une bouche de métro, autant pour n'avoir plus à les écraser que pour échapper au carnage qu'ils paraissaient exiger de moi. Après avoir semé mes poursuivants, je sortis dans un autre quartier de la ville et me réfugiai dans un cinéma. On y jouait justement un film que j'avais longtemps, et vainement cherché à retrouver. J'en ressentis un grand soulagement. Il racontait l'histoire de deux vieilles femmes, deux sœurs difformes. Je me souviens d'un plan montrant une petite dame âgée au milieu d'un appartement vide.

Je me trouvais dans le quartier commerçant de la ville : des rues piétonnes calmes se coupaient à angles droits, entre des bâtiments de verre cubiques qui parfois se joignaient au-dessus de la voie, formant des tunnels occupés eux aussi par des boutiques. J'affectais à ce moment l'apparence d'une vieille femme, et j'entraï dans une boutique de vêtements, dont les modèles élégants figuraient dans de vastes vitrines occupant toute la surface du premier et du deuxième étage.

Les jolies vendeuses tournaient autour de moi, avec leurs corps tendres, leurs paroles douces et leurs cheveux bouclés, mais le caractère revêché de la vieille femme les laissait un peu interloquées. Au premier étage, dans la multitude des mannequins nus ou vêtus qui encombraient le rayon, je distinguai une présence maligne. Je ne tardai pas à repérer l'origine de l'ironie méchante que j'avais sentie : elle émanait d'un mannequin d'allure masculine, souriant, figé dans une posture ostentatoire et grotesque. Il m'avait trouvé, il me reconnaissait.

Ranimant le taureau dans la vieille femme, je brisai le mannequin d'un coup de corne, dans une explosive sensation de triomphe. Il fut de courte durée : le sarcastique mannequin était partout. A peine en avais-je détruit un que j'en découvrais un autre, dont les yeux brillaient plus profond dans le capharnaüm.

Enfin, toute leur malice fut éteinte. Leurs corps jonchaient le premier étage de la boutique, découpés en tranches, bouches rondes ouvertes sur le noir. Leurs figures étaient faites de paille jaune. La vieille femme dont j'occupais le corps, déployant une énergie étonnante, dévala les escaliers, dévasta le magasin, au grand effroi des jolies demoiselles, et se rua dans le quartier commerçant.

Mes poursuivants avaient retrouvé ma trace. J'arrivai encore à les semer, profitant du jeu trompeur des reflets dans les innombrables vitrines des magasins qui se réverbéraient les unes dans les autres, courant dans le dédale des bâtiments carrés tous semblables. Mais les plus acharnés s'accrochaient. Ils se rapprochèrent de nouveau, avec leur peur effrayante.

Ceux-là disposaient d'un équipement sophistiqué. Ils conduisaient un camion frigorifique blindé. Leur intention était de me refroidir jusqu'à ce que je me durcisse assez pour qu'ils puissent me briser, me faire éclater en mille morceaux, comme du verre.

Je trouvai un refuge dans le camion d'un poissonnier, au milieu d'un chargement de grosses crevettes éventrées et vidées, qui exhibaient leur intérieur rose. Le camion démarra, roula, s'arrêta en pleine campagne.

Nous nous trouvions au carrefour de quatre routes. La campagne environnante présentait un aspect aride : gros rochers et buissons secs parsemant une étendue plate, couverte d'herbe maigre. Je sentais peser en ce lieu le massacre de l'université, comme si les cadavres fendus des crevettes dans lesquels je plongeais avaient été ceux de mes étudiants.

Les poissonniers, descendus près de leur camion, attendaient je ne savais quoi au bord de la route. Je quittai discrètement ma cachette et me dissimulai derrière un des rochers que l'arrière de la carrosserie touchait presque. Je vis que³⁰, de l'autre côté de la route, s'étendait un bâtiment aux murs oblongs, qui

30 Superbe conjonction de subordination, qui intervient à point dans le texte. C'est du grand art.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

ressemblait à une étable. A en croire la conversation des deux poissonniers, il s'agissait d'une auberge fermée, autrefois tenue par une vieille.

Un voyageur se présenta au carrefour, et entama la conversation. Ils lui firent un grand éloge de la nourriture que l'on servait dans l'auberge. Pour illustrer leurs propos, ils se roulèrent dans un monceau de choucroute et de saucisses, échangeant avec le voyageur de grasses plaisanteries à propos de chou qui les faisaient hurler de rire d'une manière inquiétante. Enfin, ils disparurent dans l'envahissante choucroute, et le voyageur passa son chemin.

Après une interminable station, où j'avais craint sans cesse d'être découvert, car les conversations des deux poissonniers laissaient transparaître quelques soupçons de ma présence, je m'avançai sur le carrefour désert, occupé seulement par le camion de crevettes et le tas de choucroute tout à fait calme à présent.

Une très vieille femme, extrêmement maigre, s'avança à son tour sur le carrefour, dans les traits de laquelle il me sembla reconnaître ma mère. Le contenu du camion nous mettait à l'abri du besoin, il regorgeait d'or.

La vieille semblait hésiter, ne pas savoir quoi devenir. Je la pris sous ma protection. Le plus sage, d'après moi, était d'aller trouver refuge en Auvergne, pour y dissimuler ce que nous avions gagné. Cet avis lui parut bon, et nous partîmes.

La route que nous avons prise, et qui nous éloignait en droite ligne de la ville, descendait en lacets vers un belvédère situé juste avant un pont, sous lequel coulait une large et calme rivière. Un élégant petit bâtiment de brique, au bord du belvédère, surplombait directement la rivière. En contrebas dans la vallée, on apercevait un hameau. Il suffirait de le gagner discrètement pour se trouver à l'abri, car nous avons identifié en lui notre village.

Je pénétrai avec la vieille femme dans le bâtiment. Il s'agissait en réalité d'un monastère. En descendant à l'étage inférieur du monastère, on gagnait une petite terrasse au ras de l'eau verte, encombrée de lentilles et de plantes flottantes.

La vieille et moi, nous commençâmes à nous déshabiller. Nous avons pensé que le meilleur moyen de nous faire oublier serait de nous abandonner au courant. Cette idée nous paraissait en outre reposante et pleine de charme. Nous éprouvions tous deux une urgente envie de nous laisser aller à cette rivière attirante, aux courbes voluptueuses. Un détail nous retardait cependant, une dernière hésitation : la vieille ne savait pas nager.

Pendant l'opération, un moine passa en silence devant l'entrée de la terrasse. Nous nous sentîmes vaguement gênés à l'idée qu'il était en train de voir une vieille dame se mettre toute nue dans son monastère. Ensuite, ce fut un petit groupe de cinq jeunes femmes qui arriva au-dessus de nous, sur le belvédère. Elles se penchèrent à la rambarde, et nous observèrent à leur tour. En une d'elles, je reconnus une de mes anciennes amantes, abandonnée par moi dans un autre rêve. Je craignais fort qu'elle me reconnût, et que cela empêchât notre départ, mais en dépit des regards inquisiteurs qu'elle nous jetait, elle ne parut pas nous avoir identifiés.

L'eau nous accueillit. Toute trace de malaise disparut.

Nous brassions sa substance épaisse et verte avec un calme plaisir, rafraîchis et soulagés. Il nous semblait qu'on ne nous retrouverait jamais, que nous n'avions plus qu'à nous laisser aller à ce que l'eau trouverait pour nous.

La vieille apprenait à nager tout en descendant à mes côtés, et dans cet effort elle rajeunissait, reprenait les traits et la souplesse d'une jolie femme. Nous avons trouvé deux bébés dans l'eau, et chacun d'entre nous tenait le sien, devant lui, comme une bouée précieuse et tendre, pendant cette descente qui se déroulait à une allure égale.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

La rivière se mit à longer d'immenses bâtiments dont ses eaux baignaient les murs interminables. Tout en se succédant et s'enchevêtrant de manière continue, ils présentaient des architectures très diverses, où le médiéval dominait. Je me souvenais de les avoir déjà vus dans un autre rêve, eux aussi. Des portes, dans les longs murs, donnaient directement sur la rivière, et nous donnaient le désir de les franchir, de pénétrer dans ces maisons majestueuses qui défilaient sous nos yeux. Par-dessus les murs, nous apercevions des clochers, des tourelles, nous entendions les sons de la ville se répercuter dans l'air pur. De l'autre côté de la rivière s'étendaient des prairies et des vergers. Nous nous faisons l'effet de nous glisser à l'intérieur d'un grand jardin dépendant de la cité.

Un passant au bord de l'eau nous renseigna : cette ville était Laroche-Bazine³¹. Evidemment : nous aurions dû nous en rendre compte plus tôt. Nous étions descendus trop loin, et pour gagner le village, il allait nous falloir remonter par des chemins terrestres.

Après avoir accosté, nous commençâmes notre remontée, suivant les itinéraires compliqués de Laroche-Bazine.

La ville présentait une atmosphère assez étrange, renfermée, ouatée. L'omniprésence des bâtiments religieux nous frappa. Il s'agissait, selon toute apparence, d'une ville sainte, toute consacrée à la foi.

Nous fîmes les premiers pas dans des rues désertes. Puis nous commençâmes à rencontrer des êtres qui venaient en sens inverse, par petits groupes. Leur curieux aspect physique avait quelque chose d'indéfinissable, que je cherchais à me formuler, et l'adjectif « médiéval » me parut assez bien lui convenir. Puis de nouveaux arrivants se présentèrent, qui adoptaient la même direction que nous.

Au bout de quelque temps, nous marchions au milieu d'une foule, des milliers d'individus qui nous précédaient, nous suivaient, nous dépassaient. Une présence, tout en haut de la ville, paraissait exercer une impérieuse attraction sur tous ces êtres. Ceux-là n'avaient plus du tout, ou presque plus forme humaine : Etres incertains, compliqués ou instables. L'un des moins étranges, mais non des moins effrayants, était un gnome livide qui avait nom « Serpent ». Je remarquai une espèce de racine qui cheminait sur de longues jambes maigres supportant un tronc creux en forme d'urne, dont on voyait tout l'intérieur. Cette vue m'obsédait. Je songeai à une phrase de Huysmans qui parle des êtres de la fin du monde. Je compris qu'ils étaient d'essence surnaturelle. Tous marchaient toutefois avec une ferveur dont je me demandais si elle ne les rachetait pas un peu.

A la sortie de la ville, la foule où nous nous trouvions déboucha sur un carrefour en patte d'oie, au milieu de grandes pierres plates. Là, ils disparurent tous dans la campagne, nous laissant seuls à l'embranchement.

En continuant par l'une des deux branches, nous arrivâmes à un immense temple de verre, d'une architecture futuriste, suspendu sur d'énormes pilotis. Nous passâmes sous la structure. Là se trouvaient les différentes rampes d'accès au temple. On ne pouvait pas les repérer à cause de la foule énorme qui se pressait dans cet espace. Je me mis à essayer d'atteindre l'un de ces escaliers, mais j'éprouvais les plus grandes difficultés à me frayer un chemin.

A ce moment, certains parurent me reconnaître. Ils tâchaient alors de me faciliter le passage. S'agissait-il bien de moi ? Avec qui sinon me confondaient-ils ? Un individu au visage indien fit obstacle un instant : « à la queue ! » Je protestai. M'ayant identifié à son tour, il m'indiqua la file de l'Asie. J'eus la satisfaction de

31 S'agit-il d'une allusion au célèbre nœud ferroviaire de Laroche-Migennes, sur le quai duquel Hervé Bazin fut retrouvé, une nuit, en robe de chambre ?

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

constater qu'il y avait là nettement moins de monde. Je comprenais qu'il me fallait continuer à jouer le rôle de la dévotion. Je me trouvais dans une file d'attente pour des baptêmes. Je me résolus donc à me faire baptiser.

Comme le délai se prolongeait, nous décidâmes finalement, la vieille et moi, de renoncer au baptême et de poursuivre notre chemin vers le village.

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Revue de presse

Pierre Jourde et le chef d'oeuvre oublié ...

« L'oeuvre du propriétaire » de Pierre Jourde (heureuse publication des Editions sudistes « L'Archange Minotaure ») est un ouvrage unique et rare dont il ne faudrait pas minimiser l'importance dans la petite histoire de la Grande Littérature de notre pays. Travail de mise en abyme subtil, vaste projet historiquement correct, archivage acharné et forcené, méticuleuse captation de sens cachés invisibles à l'œil du profane, « L'oeuvre du propriétaire » est, sans aucun doute, le chantier intellectuel le plus abouti et le plus pertinent du XXème siècle. Ne cachons pas notre joie et notre immense bonheur de posséder, pour une somme modique et quasiment ridicule - moins de 100 de nos anciens francs - ce livre superbe, véritable monument de Prestige au sein de nos bibliothèques épuisées par le poids des niaiseries modernes et autres tristes Houellebecqueries. Il convient ici de soutenir Pierre Jourde dans sa vaste entreprise ambitieuse et glorieuse de réhabilitation d'un auteur majeur qui a bouleversé les Lettres Françaises dans un anonymat honteux. Félicitons ainsi le courage et l'honnêteté morale de cet écrivain et modeste pamphlétaire à la mode qui a su se mettre au service de ce livre majeur qui fait dire qu'il y a un « avant » et un « après » sa publication. Félicitons Jourde d'être devenu, pour cette fiction, un autre bien plus érudit et élégant que lui-même en la personne d'un double cloné à l'esprit bien supérieur, le susnommé Pierre-Maurice Jourde-Roughol. Tout du long des 113 pages qui composent, avec majesté de détails et de délicieuses anecdotes, ce livre culte, véritable symbole de la France qui pense, qui réfléchit puis le couche sur le papier dans un génie qui rend pantois, Pierre Jourde, modeste artisan des lettres, s'efface complètement devant son confrère Pierre-Maurice Jourde-Roughol éminent écrivain, injustement non médiatisé et reconnu, mais qui a eu l'audace et la détermination d'aller au bout d'un livre qui n'a eu de cesse d'exhumer, corriger, oublier, annoter, commenter et présenter le chef d'oeuvre littéraire du - si talentueux qu'il en force le respect - mystérieux « Propriétaire ». Ce que ce livre nous révèle ? Par exemple que la Production littéraire du surnommé Proprio doit cette mise en lumière tardive à la découverte hasardeuse par un futur CPE de la République, le sympathique égoutier stagiaire Wolfgang Ben Larbi I, d'un premier manuscrit du maître rédigé entièrement sur escalope de veau et qui finira mal conservé sous un dôme de la Bibliothèque Walt Disney de Marne La Vallée. Le ton est donné (...) Ainsi débute « L'oeuvre du propriétaire » de Pierre Jourde, préparez d'ores et déjà vos mouchoirs, vous allez pleurer de rire à chaque interligne, vous réjouir, à chaque mot qui jaillit de l'énorme sens inventif et truculent d'un auteur audacieux et hors norme, qui sait si bien se moquer de son milieu (des Lettres) et de lui-même dans une jubilation tout azimut et communicative.

Vieux esprits poussiéreux, réactionnaires et conservateurs, s'abstenir. Cette oeuvre-là ne sera lisible et appréciable que par des esprits libres qui savent voir le talent au-delà de la Farce et du second degré de l'écriture, la vraie !!

Frédéric Vignale, La Mague

Pierre Jourde - L'oeuvre du propriétaire

Dans le nouveau livre de Pierre-Maurice Jourde-Roughol, maître de conférences sur les Croisières Paquet, plus connu des lecteurs de « Littérature sans estomac » sous le nom de Pierre Jourde, on apprend un tas de choses. Que le bavrochon est le patois (guttural) des Craponnards. Que l'on doit à Sri Raminagrabath Maurice un renversant « Yoga à l'usage des agriculteurs ». Qu'il convient de ne pas confondre l'ornithorynque et l'amphisbène. Que la version slovène du « Lac » de Lamartine peut alimenter, avec quelques pommes de terre nouvelles, les pires sévices sexuels. Et surtout, qu'il convient de réhabiliter l'oeuvre dispersée de Joseph Rigoulot, alias le Propriétaire. Elle compte notamment des textes entièrement rédigés sur escalope de veau, des ébauches de romans réduites à quelques onomatopées, une brève saga irlandaise, des poèmes à la pression et un récit pornographique à tendance gastronomique.

A la fois écrivain (« Festins secrets ») et prof d'université (Grenoble-III), Pierre Jourde en appelle au second pour étouffer le premier sous des tombereaux de notes en bas de page et de gloses absconses. Il révèle ici une propension délirante à l'autodérision et au dégonflage de baudruches. Voici la version kitsch du « Paludes », de Gide. C'est dire combien on rigole.

Jérôme Garcin, Le nouvel Observateur